

15 janvier 2022, Usine Sainte Marie

J'arrive par le Faubourg. Sous l'usine Perrier un parking a été construit à la place de l'ancienne boucherie. Entre le pont de la rue Neuve et l'angle de la rue Peyronnet, commence un chemin de gravillons beiges.

Je passe devant l'ancienne usine des Bonbons de Julien. Je longe le la rivière. Le chemin, en friche il y a quelques mois, est aujourd'hui en train d'être revalorisé en sentier piéton. Il contourne l'usine Sainte-Marie, de part et d'autre : un vieux bâtiment dont charpente de tuiles rouges est maintenue par des étais. Côté rivière, un muret est en train d'être maçonné de pierres jaunes. Le pont menant au Parc Dussuc, à la nouvelle école et à l'ancien labo photo vient d'être remis en état.

Je longe l'usine Sainte-Marie. Arrive dans la cour, devant la rotonde et l'érable du Japon.

Je me dirige vers la maison de maître, un ancien camion de pompier est garé devant. La maison est couverte de crépi gris, des briques rouges décorent ses arrêtes.

Driiing de la sonnette.

Une femme m'ouvre, visage un peu fermé, les mains prises, visiblement j'arrive en pleine activité.

Enchantée je suis Amandine, entre entre.

Dedans, il fait presque aussi froid que dehors.

Amandine repart en direction de la cuisine le pas déterminé, pressée de retrouver une source de chaleur. Elle a le bout du nez rougi par le froid et les mains sèches. Elle porte plusieurs couches de vêtements, une polaire sans manches sur le dessus. Ça lui donne une carrure impressionnante.

On va dans la cuisine, sur la multiprise au sol est branché un chauffage. Juste devant, un périmètre de vie est délimité par la chaleur émise par le radiateur. Des morceaux de papiers colorés recouvrent le carrelage du sol. La densité de confettis s'amenuise à mesure que l'on s'éloigne de la source de chaleur. On dirait un relevé géothermique.

Désolée c'est le bazar, Octave a fait du découpage.

On a emménagé juste avant le covid, on est en pleins travaux. On vient de Lyon. Enfin, Sébastien est originaire de Paris, mais on habitait à Lyon avant.

On a racheté l'usine et la maison de maître. Les bâtiments de la cour appartiennent toujours à la famille Dussuc. Les Dussuc ont deux locataires : Margot, qui a une compagnie de costume & mise en scène. Elle a ses ateliers à l'étage de sa maison. Et à côté, un couple de retraités. Les voisins sont là depuis 10 ans, mais je crois qu'ils ne se sont pas bien intégrés au village. Ils sont à l'origine de l'incendie de l'usine du Pré-Battoir, ils habitaient dedans quand le feu est parti. Surcharge électrique.

Sébastien arrive. Me salue, pose ses achats sur le plan de travail.

Tu veux boire quelque chose ? Un café ? » « Il s'est endormi ? » « Le baby-phone est assez chargé ? » « Tu pourras rebrancher ? »

Je plonge dans la vie du couple tout juste installé. Le ton est froid, cinglant, je ne sais pas trop où me mettre dans l'espace.

Amandine

Pour commencer, nous cherchions un lieu à réhabiliter.

Sébastien

Je fais des travaux de réhabilitation d'espaces à Lyon. Je pensais finir les chantiers 8 mois avant de déménager, mais le projet de rachat de l'usine s'est fait plus vite que prévu. Quand on a commencé à chercher des lieux à réhabiliter, on a eu un coup de cœur pour Saint-Julien et ses alentours. Entre le moment de la première visite et la vente effective y a eu 3 ans. On a eu tout un tas d'autorisations à demander. Et puis au milieu de tout ça on a eu Octave et le covid. C'était très long... mais aussi très court à l'échelle du BTP.

La machine à café s'allume.

Tu veux du sucre ?

Amandine sourit, et continue.

C'est notre deuxième hiver. Il fait treize degrés ici, si tu veux te mettre vers le radiateur c'est plus agréable. L'année dernière, on avait un compteur électrique qui marchait pas... cette année ça marche correctement et la facture a été multipliée par 6. On est dans une vieille maison, avec du simple vitrage. On refait l'isolation du grenier et tout l'étage est en travaux.

Au début, on était nombreux à être intéressés par l'usine, sur internet on trouve un dossier expliquant l'usine, fait par des archis. Ils avaient envie de faire un projet participatif... plus que nous. Ils avaient l'air très attachés à ce lieu. La mairie nous avait mis en lien avec eux pour voir si on pouvait travailler ensembles.

Puis finalement, on était pas sur les mêmes envies, et eux avançaient avec peu de finance.

Sébastien

Ils étaient à la limite du réalisme, ils se sont embarqués sur un coup de cœur. Pour eux, ça aurait été leur premier gros projet de réhabilitation. Ils étaient sur la réserve. Finalement, ils ont trouvé un lieu sur Saint-Étienne. Amandine a monté énormément de projets associatifs, tout en collectif. Moi à l'inverse, j'ai toujours travaillé seul. De base, je suis mathématicien, mon père est décédé et j'ai hérité d'un plateau de bureaux à Lyon. J'ai commencé à retaper l'immeuble, puis je l'ai mis en location. J'ai diminué mon activité à Paris, en tant que consultant en réseaux, et j'ai augmenté celle de réhabilitation d'espaces à Lyon. Je



me suis formé sur le terrain, en bricolant.

Dans les collectifs, les gens arrivent sans argent mais mettent de la bonne volonté. Le collectif c'est dangereux, dur à emmener loin et longtemps. Nous, on avait l'apport financier. -10 Notre priorité c'est de mener un projet univoque, le plus en maîtrise possible et en gouvernance unifiée. On ne veut pas que l'usine soit morcelée et qu'une partie finisse avec des vitres vertes alors qu'une autre a des vitres jaunes. On a un associé financier au projet. Dans cinq ou dix ans, il aura un retour sur investissement. On veut bien que des gens rentrent dans le capital, c'est un placement pour eux. Mais on ne veut pas être un collectif, on veut rester décisionnaires. C'est un modèle qui permet de ne pas tout faire d'un bloc et de construire le projet dans le temps tout en conservant d'autres projets en parallèle, hors du village.

Pour l'instant tout est sur fonds propres. On a aucune aide, les banques n'ont pas suivi. Je vais devoir toquer à la Fondation du Patrimoine pour financer certains travaux d'extérieurs. On ne veut pas classer l'usine comme Monument Historique car ensuite le bâtiment ne nous appartiendra plus vraiment, les moindres travaux nous obligeront à faire des démarches interminables. Impossible de casser un mur ou de changer une peinture.

Pour acheter un bâtiment ancien tel que l'usine c'est complexe. Il faut voir le bâtiment d'un point de vue technique : qu'est-ce qu'il faudrait faire en terme de travaux ? Est-ce que ça correspond avec le projet ? Et puis, il y a l'aspect administratif et juridique, tu dois aller voir la Mairie et présenter un projet. Ici, par exemple, il fallait changer le PLU car le site était défini comme une aire industrielle. Pour avoir une activité publique dedans, il faut anticiper avec la commune, avoir tous les plans à l'avance, et obtenir l'autorisation de la préfecture du Département et des pompiers. Il y a un cadre légal selon les typologies d'espace. Sur des lieux en réhabilitation, tu ne peux pas tout faire. La Mairie peut préempter, elle a un droit de regard sur le projet. Le bâtiment n'était pas cher, le vrai problème ce sont les travaux. L'ensemble, l'usine et la maison de maître ont coûté 200 000 €, le prix d'un T2 à Lyon. C'est le plus gros bâtiment du village. Quand l'usine a été mise en vente, la Mairie était intéressée par le rachat, la municipalité se disait que ça serait bien qu'elle puisse utiliser le bâtiment pour différents projets. Ils ont fait faire des estimations de travaux, ils arrivaient à 2 millions. Pour une commune comme Saint-Julien, c'était impossible. C'était la dernière usine en vente à Saint-Julien.

Avec Amandine, on est arrivés avec un descriptif du projet, on a fait plusieurs réunions de présentation. Ce n'était pas évident. Le contexte de vente était tendu, les élus sont très protecteurs vis-à-vis du bâtiment et du village. Ils n'étaient pas forcément ouverts à ce que gens de la grosse ville d'à côté viennent acheter. Au début, typiquement, il y avait un adjoint à l'urbanisme complètement contre le rachat. Y avait un petit challenge de convaincre. Quand on a dit qu'on avait un enfant, ça a joué en notre faveur. Au final, la Mairie a accepté de changer le PLU. Il reste quelques restrictions... on est en zone inondable, donc pas de logements en RDC.

Amandine

Notre projet est de transformer l'espace de l'usine en proposant différentes activités :

Au rez de chaussée, une salle de réception pour des événements privés, stages et formations, avec une cuisine professionnelle. Au premier étage, un gîte de prestige pour quarante à cinquante personnes. Et au dernier étage, un espace habitation avec quatre appartements.

Sébastien

Les propriétaires voulaient vendre car l'entretien du bâtiment coûtait trop d'argent pour rien, chaque année il faut : réviser les toitures, faire venir un jardinier...

Les Dussuc possèdent une grande partie du village. Tout ce qui est bâti en pierres est à eux. Mais ils entretiennent mal et beaucoup de bâtiments tombent en ruine ou sont insalubres. -24 Ici, les proprios comptaient sur les locataires pour assurer l'entretien du bâtiment. Ils faisaient le minimum vital pour que ça tienne debout. Et puis, ils ont mis l'Association l'Oreille est Hardie dehors, alors que l'association rassemblait beaucoup de monde. Pleins de gens détestent les Dussuc. On ne les voit pas beaucoup au village ... Ils habitent le château de la Condamine. Lui, c'est un pauvre, un mec du coin qui s'est marié avec une héritière Dussuc. Elle, elle a un patrimoine de malade. Lui, agit sur un patrimoine qui n'est pas le sien, sans affect. Elle, elle tenait à l'usine. Chez le notaire quand elle a découvert qu'on avait appelé notre SCI « Usine Sainte-Marie » était rassurée que l'on garde le nom d'origine de l'usine, pour avoir une trace de l'histoire des lieux. On est aussi intéressés par les autres bâtiments autour de la maison de maître, mais ça sera pour plus tard. Donc, c'est l'héritière de Corompt qui nous a vendu l'usine. Enfin l'héritière par mariage, c'est une Dussuc-Corompt. Une dame blonde aux yeux bleus d'un certain âge, un peu froide. Elle adore parler de l'histoire et de ses souvenirs d'enfance. Elle nous a beaucoup parlé de la maison de maître parce qu'elle y a vécu, mais elle ne trainait pas dans l'usine, elle, elle n'allait pas dans les tissages.

Amandine

Une fois, un monsieur est venu dans le jardin, un monsieur de 90 ans. Il regardait par les fenêtres de l'usine avec sa petite-fille de 25 ans. Je suis sortie pour demander si je pouvais les aider. Il a crié « appelez pas les flics » en riant puis il s'est mis à partir. Il pensait que j'allais les chasser. Je l'ai rattrapé pour lui demander qui il était et ce qu'il faisait. Et il m'a répondu « Je travaillais là quand j'avais 14 ans. ». Je lui ai dit « stop stop stop » ne vous en allez pas. J'ai pris un jus de fruits et un stylo et on a fait la visite de l'usine ensemble. Il me disait « là y avait ça, là y avait ça, dans cet angle il y avait cette machine ». Il était



en pleine nostalgie c'était super. Jeune garçon, il était ouvrier chez Dussuc puis il a monté son atelier à domicile, rue de la Modure. Ensuite, les tisseurs indépendants se sont monté en coopérative de la Soie. Il m'expliquait que dans les années quatre-vingt - c'était un peu flou - quand les usines ont commencé à fermer, beaucoup d'ouvriers ont continué à travailler chez eux, avec des métiers à tisser au rez-de-chaussée de leur maison. Ici, l'usine Dussuc a fermé en 1969. Entre temps, il y a eu un antiquaire-brocanteur, puis l'usine a été louée à l'Association l'Oreille est Hardie...

Quand on a visité l'usine, il n'y avait déjà plus grand-chose liée au tissage, plus de métiers à tisser ou moulin. Que des peignes, ou des cadres, je ne sais pas le nom exact... des milliers entassés au grenier.

Amandine finit son café d'une traite. Enfile une paire de gants et se lève.

Je vais faire des travaux dehors. Dans la cour, juste à côté du bâtiment où il y a eu l'atelier de potière pendant des années, le bâtiment avec le toit-terrasse bétonné va être détruit cette semaine. D'ailleurs, la potière a racheté la fabrique de bonbons, à l'entrée du chemin. Elle rénove le bâtiment pour l'habiter et y faire son atelier.

C'est bien qu'une nouvelle activité démarre à côté de l'usine. Le village bouge quand même pas mal ! On s'attendait pas à ça en campagne. C'était un peu notre peur même... qu'il ne se passe rien à part une fête au boudin. Mais en fait, l'été y a pleins d'événements. On avait deux ou trois spectacles par semaine l'été dernier. Y a des initiatives qui fleurissent de tous les côtés. Mes potes de Lyon me demandaient « Tu fais quoi samedi ? » Je répondais « Je suis à Saint-Julien ! », ils me disaient « Non mais tu blagues, il y a tout le temps un truc. ». Il est spécial ce village, il a un pouvoir magique.

Amandine sort en emportant le baby-phone.

Sébastien

Cet hiver, lors du Salon l'Objet qui Parle, t'as vu l'exposition photo dans la rotonde?

Il y a eu 600 personnes, ça permet de rendre visible le lieu, de créer des réactions en chaîne. L'Objet qui Parle c'est un salon qui existe depuis plus de 10 ans. On commence à connaître un peu de monde à Saint-Julien. Par exemple, il y a Anne Dubos, elle est sociologue-ethnographe. Elle a fait des sonographies, des captations sonores sur les différents parcs naturels. Elle a un site. Elle était employée par le Parc pour faire une carte sonore du Pilat. Elle habite à Saint-Julien. Elle a des interviews, des sons...

J'ai rencontré Philippe, le résident de l'usine Bobichon au-dessus, celle avec le buste blanc sur la façade. Lui est hyper bricoleur, il a construit son propre chauffage central. Il me donne pas mal de conseils techniques pour l'entretien du bâtiment. Comme on est en travaux, pour l'instant on ne fait pas de pub autour du lieu. La seule com' qu'on fait c'est à travers la page facebook. On est pas du tout sur une page marketing. Les clips qui sont tournés dans l'usine, ce sont les gens qui viennent vers nous, des anciens de l'Association l'Oreille est Hardie sont revenus. Pour l'expo photo, on était limités en terme de normes pour accueillir du public. Il n'y a pas d'issues de secours, ni de rambarde ou de signalétique pour recevoir les gens dans un cadre sécurisé.

Aujourd'hui, il y a un gros dynamisme culturel et artistique au sein du village. L'association Patrimoine Piraillon, ils sont plus ancrés dans l'histoire du village. Après, il y a justement un clivage entre ceux qui ont vécu la période ouvrière et les nouveaux arrivants qui cherchent à proposer de nouvelles activités. C'est pas du tout la même veine. Les deux populations ont un peu du mal à se comprendre. L'association est plus dans la commémoration, le regret et la nostalgie. Les activités culturelles et le tourisme, ne sont pas forcément les secteurs auxquels ils sont le plus sensibles et ce qu'ils comprennent le mieux... ni ce qu'ils valorisent le plus. Ils regrettent l'intensité de la vie qu'il y avait ici qui n'est pas revenue. Eux, ils ont connu le village avec 10 000 personnes, les rues étaient pleines. Là les commerces ferment... on est 1500 habitants. Mais l'activité actuelle n'est pas ridicule par rapport à la taille du village et à ce qui se passe dans d'autres déserts ruraux. Il faut réussir à relancer un peu. C'est vrai que ça serait chouette d'avoir des animations en lien avec le passé du village. Cet hiver, je voulais faire des projections sur l'usine. Ça rassemble un peu les deux, le côté spectacle et le lien avec le passé de l'usine. La nouvelle mairie elle est super active : l'année prochaine il y aura une expo de Buren. Son agent est venu visiter plusieurs usines, mais il en a choisi une autre, Sainte-Marthe sur le chemin des tissages ou l'Usine à Bois dans la montée des Fabriques, en face de la salle des fêtes. Il y a du rayonnement, mais faut pas s'arrêter là. Même le nom du village c'est un outil de communication ! Il est inoubliable.

Et puis dans le village, il y a pleins d'activités, il y a la brasserie, avant elle était dans l'usine à Bois - Blanc mais leur activité a pris de l'ampleur donc ils ont construit un nouveau bâtiment sur la zone artisanale.

Il y a aussi le syndicat d'initiative et le cinéma, la Rivoire, le In et Off. Il y aura bientôt une miellerie rue Pré-Battoir, dans l'ancienne Fabrique Malliquet. Y a pas mal de jeunesse aussi... beaucoup d'artistes, il y a pleins d'acteurs locaux. La difficulté c'est d'arriver à faire venir des gens des villes des alentours.

Sébastien me propose de visiter l'usine. On ressort dans la cour. Devant la façade de la maison de maître, la visite commence...

Depuis la rue Peyronnet, l'entrée de l'usine est très discrète. Les hauts murs et les grilles noires donnent l'impression d'une cour de maison. Mais une fois le portail passé, comme le terrain est en pente, tu as une vue imprenable sur le jardin, la maison de maître et l'usine. Il y a vraiment cette impression de saut dans le temps, une porte sur le monde magique du passé. Ici, on n'est plus au XIX^{ème} siècle.

En faisant des travaux, je découvre des choses tous les jours. Chaque nouvelle découverte est une



nouvelle énigme à résoudre. Sur la façade de la maison par exemple, il y a pleins de faux, on dirait des éléments de décors. Par exemple, derrière le volet fermé de l'étage, il n'y a pas de fenêtre. Est-ce que c'était lié à l'impôt sur les fenêtres ? Comme à Lyon ? Pourtant la maison appartenait à de riches patrons, je doute qu'ils se soient inquiétés d'un impôt. C'était une maison de maître. On sait qu'avant d'être une maison de maître, ce bâtiment était une fabrique de bougies, les pièces sentent encore la paraffine. Sur la maison de maître, ils ont mis un crépi gris et redessiné les bordures des fenêtres avec des peintures ornementales. À ce moment, le bâti en pierre apparente était synonyme de pauvreté et vie ouvrière, alors les patrons recouvraient la pierre et ajoutaient des moulures à leurs façades pour dénoter et montrer leur prestige.

Ici, il y a beaucoup de leçons à tirer des constructions anciennes. Personnellement, ça m'a fait progresser d'envisager comment l'usine et la maison ont été construits. Le bâtiment est construit en pyramide : la rotonde sur un niveau, puis un second niveau avec trois corps de bâtiments – les bureaux, le magasin, le hangar-, et ensuite tu as les grands plateaux, sur trois étages, où se trouvaient la production de tissu et le grenier.

On descend dans le jardin.

Les voitures arrivaient de la rue Peyronnet, passaient devant les habitations et descendaient dans la cour jusqu'à la rotonde. Quand on dans le jardin, on perd toute notion de proportions. Les bâtiments sont très homogènes dans leur style et leur disproportion. La porte d'entrée est immense, mais par rapport au reste du bâtiment industriel ça ne choque pas. La rotonde est un ajout, sur des cartes postales anciennes, on peut voir l'usine sans. Cet espace, est impossible à chauffer, il faut qu'on double le toit car là c'est directement la tuile. Il va falloir au moins 20 cm d'isolant, on ne verra plus la charpente. Sur la cheminée, il y des armoiries, AM, les initiales de Anne-Marie, la petite-fille préférée de Mr Dussuc-Corompt. Avant, la cheminée était plus haute, les ouvriers ont dû la réduire quand ils ont construit la rotonde mais les armoiries ont été gardées.

Sébastien déverrouille une grande porte en bois. On entre dans l'usine. Dans la salle d'exposition.

On est dans la rotonde, cette partie de l'usine est assez récente, a été rajoutée au bâtiment principal. L'ancien portail d'entrée est resté en place à l'intérieur. Toutes les portes de la façade nord de l'usine sont sur le même modèle, en métal forgé. Quand on est arrivés y avait un couloir qui séparait la rotonde en deux. L'usine a été construite en 1860, et à cette époque le béton n'existait pas. Dans la rotonde, la dalle du sol est en béton. Il y a tout un tas de choses qu'ils ne pouvaient pas faire au début de la construction. Le linteau de la nouvelle entrée est fait en IPN. Les IPN date de la tour Eiffel. Ce que je trouve fascinant c'est d'arriver à comprendre l'histoire à partir du bâti. L'ajout de la rotonde, c'était vraiment pour le prestige. Les proportions des bâtiments sont impressionnantes, les plafonds et les fenêtres sont très hauts, les portes très larges, tout semble avoir été un peu exagéré. On voit vraiment l'usine se construire sur différentes époques. Je me pose pleins de questions sur la fabrication du bâtiment car ils ont fait des choses pas du tout normées, je me demande qui validait ça.

L'analyse du bâti permet de comprendre des choses sur l'usage du bâtiment. C'est un immense puzzle. Mais il reste beaucoup de mystères. Typiquement, je ne comprends pas pourquoi ils ont ajouté cette entrée, avec une marche, en contrebas du bâtiment. Car pour décharger les matériaux dans l'atelier ça n'a pas de sens. Nous, on est obligés d'enlever la marche pour les personnes handicapées, on n'a pas le droit d'avoir des marches à l'entrée.

Les murs à l'intérieur de la rotonde ont des encoches pour encastrer les machines. La construction s'est vraiment faite en fonction des activités. Les murs étaient en verrières pour avoir un maximum de lumière. On pense que lorsque l'usine était en activité cet espace était destiné à être une menuiserie car il y a des établis sur tout le tour.

Derrière le mur en diagonale, il y avait le bar de l'Oreille est Hardie, une association de chant, musique et danse. L'association l'Oreille est Hardie a loué le bâtiment pendant des années. Tous les gens du village connaissent l'usine par l'Association. À chaque fois qu'ils viennent ils disent « là il y avait un bar, un babyfoot », ils en sont à te dire « c'est dommage qu'il y aille plus de babyfoot », on l'a entendu 300 fois ça. Ça fait un certain nombre de pièces que je vide et pour l'instant il n'y a pas de trésors, il y a toutes les merdes des locataires d'avant. Des gobelets en plastique... À leur crédit, même si beaucoup d'espaces ont été laissés en friche par l'association, les toitures ont été vachement bien entretenues. Les murs aussi, ils ont fait en sorte qu'il n'y aille pas des arbres qui poussent dans le bâtiment. La végétation, c'est terrible pour les bâtiments. Il était temps qu'on reprenne.

À gauche de l'entrée, on avait la forge.

La forge, l'Association avait mis du contreplaqué sur toutes les fenêtres pour faire un studio d'enregistrement. Le bar était sur le premier plateau, celui du rez-de-chaussée. Ils faisaient des concerts, des spectacles et des expos. Il y avait aussi un autre espace très utilisé pour les événements festifs : la serre extérieure, celle du jardin Dussuc. Mais, elle a été vendue à un collectionneur par les proprios avant que l'on rachète. Ils ont un peu tout délité par-ci par-là avant qu'on achète. Après, elle était abimée donc ce n'est pas plus mal.



On entre dans la forge.

C'est une table de chauffe que les ouvriers utilisaient pour travailler le métal. Elle a été fabriquée directement sur place. La plupart des clous que j'enlève sont forgés à la main. La production locale des outils et des machines illustre bien les problématiques de l'époque : pas de transports de matériaux efficaces et rapides. Il fallait tout produire et réparer sur place avec les moyens du bord. La main d'œuvre arrivait à tout faire elle-même. Je suis arrivé ici avec une vision très citadine, avec cette notion d'acheter des choses toutes faites, qui sont produites avec des process industriels hyper compliqués et peu appréhendables intellectuellement. Du coup, la table de chauffe est construite en briques. Le foyer de chauffe était placé dans le creux central de la table. La réserve de combustibles était juste à côté. Pour avoir un effet chalumeau et produire une grande flamme, il faut créer un appel d'air, donc ils ont placé des tuyaux avec une guillotine sous la table afin de réguler l'air entre les brûleurs. C'est un bon exemple d'inventivité.

Les usines à l'époque produisaient leur propre électricité, du moulin à eau à la machine à vapeur. Je vais te montrer le compresseur qui alimentait la table de chauffe en air. C'est juste en-dessous de la forge, à la cave. En bas de l'escalier.

On descend au sous-sol. Les murs sont frais, le sol est terreux, ça sent l'humidité et la graisse.

Ce sous-bassement est une belle illustration de la qualité du bâtiment, tout est en pierres. Le mur de refend est vouté et sur pilotis. Comme la production d'électricité était faite localement, partout dans l'usine tu as ces fils électriques qui courent et redistribuent le courant. Ici, les fils viennent alimenter le compresseur qui souffle de l'air à la table de chauffe. La transmission est scellée dans le mur avec les moteurs dessus. L'arbre relié au moteur tournait en permanence pour ne pas entraîner de coupure d'électricité, et vu qu'il n'y a pas de roulements à billes, il faut le graisser tout le temps, donc juste dessous est placée une réserve de graisse. Les ouvriers graissaient à la main, il n'y avait pas de burettes fixes ici. L'usine a fermé en 1969 donc ça ne devait plus être de la graisse animale.

On remonte.

La forge sera une cuisine professionnelle, une cuisine traiteur. Il y a des normes hyper strictes pour les cuisines donc on ne pourra rien faire de la table de chauffe. Il faut des surfaces très lisses que tu nettoies à l'éponge. On gardera peut-être la table de manière décorative. C'est vrai que c'est joli, ce serait dommage de la virer mais on verra... On a de la chance de ne pas avoir trop de machines qui traînent. Typiquement à l'usine Perrier, je trouve ça hyper dur parce que tu n'as pas envie de jeter des objets chargés d'histoire mais en même temps c'est hyper encombrant. Dans l'usine on a quelques pièces qui sont encore dans leur jus, comme la salle des casiers et le grenier. C'est compliqué.

On avance dans l'usine, derrière une porte en bois sculpté, nous arrivons dans un étroit couloir, sur la droite, une pièce vitrée.

Voici la salle des casiers des ouvriers et des ouvrières. Le grand portail côté rotonde était l'entrée pour les voitures et les chevaux. Mais aussi pour les livraisons de marchandises ou pour les clients qui se rendaient dans le magasin, à l'étage. Sur le côté de la rotonde, tu avais une petite porte qui était l'entrée pour le personnel. En arrivant dans l'usine, les ouvriers et ouvrières venaient déposer leurs affaires dans leur casier avant d'accéder aux plateaux et aux machines. Les ouvrières devaient avoir des blouses pour ne pas se tâcher sur la mécanique des métiers à tisser.

On monte un escalier en vieux bois gris et déverni. La rampe s'arrête sur un palier. Par la fenêtre, on voit le toit pentu de la rotonde. Ce sont les seules fenêtres arrondies de l'usine.

On entre dans une première pièce rectangulaire. Le sol est bétonné. Sur le béton est dessiné un quadrillage avec en son centre une étoile. Une porte mène à un bureau.

Dans le mur passe l'immense cheminée du bâtiment. En arrivant par l'escalier, cette première pièce était le bureau de la secrétaire. On ne sait pas trop ce qu'on va faire ici. Il y a une belle fissure dans le sol car ils ont enlevé un mur porteur en construisant la rotonde, ça a fissuré la dalle du sol.

Pour l'instant, on change les vitres cassées des étages. Mais il y a pleins de types différents, c'est un enfer. Les verrières qui sont plutôt en bon état au niveau du châssis mais les carreaux n'ont jamais les mêmes dimensions selon les façades et les étages. Dans cette partie toutes les fenêtres sont en ogives. Toute la partie RDC sera louée pour de l'événementiel, donc on restera en simple vitrage. Sur le haut on est sensé faire des apparts donc là il faudra en faire mais on peut garder les cadres des verrières.

On traverse le bureau de la secrétaire. On passe dans une seconde pièce jumelée à la première. Au milieu, un bloc de fonte. Dans un coin une pile de vieux documents, papiers de sécu, catalogues, livres de comptes, des agendas, des flyers... Les documents, jonchés au sol, sont jaunés par la lumière et l'humidité.

C'est le bureau du Directeur Dussuc. Il y a encore son coffre-fort, c'est très emmerdant à gérer. On peut difficilement l'ouvrir ou le déplacer. Dans le coin du bureau du directeur, tu as pleins de vieux papiers de traite, les feuilles de postes, les correspondances, les chèques. Dans catalogues publicitaires pour les industriels du textile, tu as l'écriture de l'époque « 1956 ». Dedans il y a les manuels des machines, les listes des pièces détachées... Les lettres de commandes pour les machines auprès de fournisseurs de la région aussi. On n'a pas trop regardé.



On ressort du bureau. On passe devant la porte menant à un plateau de tissage. Dans l'aile gauche du bâtiment, un couloir avec une pièce bleu prusse et une mezzanine.

La deuxième partie de ce corps de bâtiment c'est une petite tour. Un photographe squattait la pièce bleue, il avait son lit là-haut. Il y a toute une partie qu'il a ajoutée. Sinon ça devait être un espace de stockage pour le magasin, les étagères en bois devaient contenir des rouleaux de tissu.

Octave, un petit garçon de 3 ans nous rejoint. On entre dans une grande pièce au bout du couloir.

La troisième partie de ce corps de bâtiment est une pièce hyper lumineuse, avec vu sur le Parc Dussuc et sur la nouvelle école. Les fenêtres donnent sur le jardin de l'usine et sur la rivière, c'est le paradis. Sur la porte il y a écrit « Magasin », je me demande si c'était vraiment un magasin ou si c'était une salle de démonstration car beaucoup de clients étaient lyonnais et les coupes étaient livrées directement à Lyon. Par moment, les usines stockaient les tissus pour en jouer sur leur rareté et faire augmenter leur valeur.

En 2017, l'usine Sainte-Marie a été utilisée comme décor pour différentes scènes du film *Mélancolie Ouvrière*: la rotonde pour des scènes d'arrivées à l'usine. Le magasin a été transformé en salle de classe, ils ont ajouté des tables et des chaises et repeint la pièce. Les scènes de dortoir a été filmé sur les plateaux. La maison de maître était utilisée comme loges. Des scènes en intérieur, de logements ont aussi été tournées dedans, l'étage a été repeint en marron à cette occasion. L'entrée avec la vierge correspondait à l'entrée du dortoir... si on ne connaît pas le lieu, on peut facilement croire que toutes les scènes sont tournées dans différents lieux, car certaines façades n'ont pas de verrières où sont couvertes de crépi. Le film n'utilise pas la réalité historique du bâtiment. La peinture bleue derrière la vierge date aussi du tournage du film *Mélancolie Ouvrière*. Les proprios ont autorisé l'équipe de tournage à repeindre la façade du bâtiment. Ce bleu provençal dénote. Historiquement, dans le village, la couleur dominante était plutôt un vert industriel.

En fait, le film utilise plusieurs usines pour recréer l'ambiance d'un tissage ardéchois. Les scènes de tissage ont été tournées dans l'Usine Perrier, des gareurs et d'anciennes tisseuses sont revenus pour faire fonctionner les métiers à tisser.

C'était 6 mois avant qu'on achète. C'était loué très cher mais ce n'est pas nous qui avons touché l'argent.

On fait demi-tour pour entrer sur un des plateaux de tissage. Sous nos pieds le bois poncé par le passage semble flotté. Nos pas résonnent, le parquet grisé par la poussière rebondit mollement.

C'est l'un des trois grands plateaux. C'était l'atelier de tissage réparti en quatre rangées de métiers à tisser : une côté canal, deux centrales et une côté jardin. Aux métiers à tisser, il devait y avoir une quarantaine d'ouvrières par plateau... et des enfants ! Au milieu, cloisonné, l'atelier du contremaître. On peut déterminer l'emplacement des machines grâce aux traces sur le sol. Les machines étaient tellement graissées par les gareurs que le sol est imbibé d'huile. On voit ceux qui graissaient plus ou moins leur machine. Sur les plaques de marbres, le tableau électrique permet d'actionner les arbres à courroies et de faire disjoncter l'étage.

Sébastien actionne les poignées, srrriiii clac !

Tu connais le phénomène d'arc électrique ? C'est très dangereux. À l'époque, il n'y avait pas de plastique pour isoler l'ouvrier du courant électrique. Lorsque les contremaîtres voulaient arrêter l'arbre qui entraînait les métiers à tisser, ou simplement éteindre les lumières, le risque de recevoir une décharge était élevé. Donc ils ont inventé une sécurité sur le tableau électrique. Ils ont ajouté un ressort pour accélérer le mouvement de la poignée lorsque tu l'abaisse. Ça évite d'avoir un contact trop long entre le métal, la poignée et le corps de l'actionneur.

Dans cette pièce, on retrouve les encastrement dans les murs, ils permettaient de positionner les métiers à tisser ou les dévidoirs. Tout l'espace était organisé en fonction des machines. Par exemple, l'écartement entre les étais qui soutiennent le parquet correspond à la largeur des métiers à tisser.

Au fond du plateau, dans un angle un demi-mur coudé. Au centre, une lucarne aux barreaux de fer forgé. Derrière le mur, c'était l'atelier du gareur avec un établi et une lucarne qui permet de voir les métiers.

De l'autre côté, c'est le raccord entre la machine à vapeur - le chauffage central - et les chauffages positionnés devant les fenêtres sur tout le plateau. Au plafond, il y a toujours les câbles électriques. Et il reste des traces de l'arbre de transmission qui parcourait toute la longueur de la pièce pour entraîner les métiers. Au début, l'énergie qui alimentait l'usine était produite mécaniquement. Toutes les machines étaient raccordées sur un arbre, ce dernier était actionné par la roue à aube, elle-même entraînée par la rivière. Il y avait tout un système de turbines hydrauliques. Et après, ils sont passés à l'électrique. Ils ont fait en sorte que la roue fasse tourner un générateur pour que l'électricité parcourt toute l'usine. Par contre, les métiers à tisser étaient toujours entraîner mécaniquement par un système de poulies et de courroies. Un gros moteur en triphasé en bout d'arbre entraînait toutes les machines au même rythme. Pour arrêter une machine, il fallait positionner la courroie du métier sur une poulie folle. Chez Perrier, vu que leur activité a continué jusqu'en 2003, il y a un petit moteur par machine, ce qui permet de gérer chaque métier individuellement.

Au fond du plateau, la porte vitrée de la façade ouest. Cette porte donne sur un creux dans le terrain. Une sorte de cour, un niveau en dessous du chemin longeant l'usine. Au-dessus de nos têtes, une passerelle relie l'entrée du deuxième étage de l'usine et le chemin de la



rivière, entre le laboratoire de photo et le Pont Neuf, Rue Neuve.

On arrive sous la vierge. Dans cette tour à deux étages étaient installés les toilettes des ouvriers, en extérieur. Cette porte devait être la sortie pour se rendre rapidement aux dortoirs ou à la ferme dans le bâtiment à côté.

Entre les dortoirs Bobichon et la façade nord de l'usine, on retrouve le canal qui alimentait la roue à aube. Le canal détournait l'eau de la rivière juste avant l'usine Perrier puis longeait toute l'usine. Sur les anciens plans, on peut voir que le canal alimentait en eau plusieurs usines : l'usine Perrier, un ancien moulinage – un bâtiment accolé à la maison de maître, qui a brûlé puis a été détruit – puis l'usine Sainte-Marie. L'eau venait alimenter les deux roues de l'usine. Le canal se scinde en deux. Une partie part sous l'usine Sainte-Marie et l'autre sous la maison de maître, c'est là qu'il y avait la deuxième roue. Le canal réapparaît dans la cour, au niveau de la rotonde. Au début, la famille Corompt-Dussuc possédait l'usine Perrier et les autres bâtiments raccordés au canal qui longe l'usine Sainte-Marie. Ça limitait les problèmes de gestion des eaux.

Une année, l'eau du canal a débordé parce que les anciens proprios avaient fermé le trop-plein. Donc pour rejoindre la rivière, l'eau est passée sur le plateau du rez-de-chaussée et a trempé le plancher de l'usine. Ça a énervé le proprio, donc il a bouché tout le canal. Un de nos prochains chantier c'est le vider.

On traverse le terrain pour arriver au pied de la maison de maître, devant une porte de bois. On entre dans une cave.

Tout le bas de la maison a été creusé, la maison est directement posée sur la roche granitique de montagne, il n'y a pas de fondations, le sol est hyper stable.

On est en dessous du salon de la maison de maître. Un des canaux arrive ici, l'eau tombait sur la roue pour remplir les aubes et la faire tourner. Il y avait l'arbre qui traversait le mur et qui entraînait le générateur. Et ici, tu as le tableau électrique en marbre, tous les tableaux étaient en marbre à l'époque parce que ce n'était pas conducteur. La production électrique commençait ici.

Le plancher est constitué de quelques planches très espacées. Le sous-sol sent le bois humide et le métal rouillé. Entre les trous des lattes on aperçoit le canal de fuite et la roue. On descend sous le plancher pour mieux voir la roue.

La roue a été fabriquée sur place, on peut voir les niches de support par lesquelles l'arbre passait. Le dimensionnement de la roue devait être assez empirique, elle est très large mais ne devait pas être trop lourde pour que l'eau puisse l'entraîner. La roue sous la maison de maître est effondrée car son axe a été coupé, sans doute pour récupérer le tablier en bronze. Pendant la guerre, ils avaient besoin de beaucoup de métal...

Devant nous, la lumière du téléphone fait apparaître une galerie voûtée en pierre de deux mètres de large.

Ce canal de fuite, dont les proportions le font ressembler à un tunnel, renvoie l'eau à la rivière en passant sous le terrain. Il traverse la cour et débouche derrière la buanderie. C'est plein de vase.

L'agent immobilier ne nous l'avait pas montré pendant la visite. Je pense que peu de personnes savent qu'elle est là. Les canaux souterrains, on aimerait s'en servir pour organiser des escape games.

On ressort dans le jardin, la nuit est tombée. Un peu en contrebas, une seconde porte en bois, plus grande.

Dans l'autre cave de la maison de maître, il y avait un second arbre qui faisait marcher un autre générateur. Une géologue elle est venue dans cette pièce. Elle a directement dit, il a des tunnels là-dessous. Le canal qui alimente la roue en eau est devant la maison, il provient de l'usine Perrier. Apparemment, les autres tunnels seraient antérieurs à la construction de l'usine, les premières exploitations de l'eau dans le village datent de l'époque Romaine. Molin-Molette fait référence aux pierres à aiguiser le métal, lorsque Saint-Julien était un village minier, vers l'an 1000.

Devant nous une batterie et des instruments de musique.

Il devait y avoir beaucoup de main-d'œuvre pour construire les bâtiments. Le plafond de la cave est voûté. La technique des premiers ourdis en voute est simple : placer des briques côte à côte dans un espace contraint par des poutres en bois pour qu'elles ne puissent pas tenir à plat, une voute se forme. Ensuite, ton béton est coulé sur le dessus de la voute. Quand le coffrage en bois est retiré, les briques sont bloquées par la dalle de béton. C'est le royaume de l'ingéniosité car ça permet de soutenir toute la maison au-dessus. Toutes les pièces souterraines ont été taillées dans la roche. Mais le canal de fuite a été empierré. À l'époque, rien que faire un trou dans la pierre ça devait être une galère mentale. Ils enlevaient la terre, mettaient du ciment, remettaient la pierre. Tout a été construit à une époque où il n'y avait pas d'électricité, les outils n'étaient pas les mêmes, les ressources non plus. J'ai dû enlever des écrous qui avaient plusieurs centaines d'années. Les supports de transmissions sont scellés dans le mur. J'ai retrouvé de vieux outils en acier, dont une clé anglaise, sans doute fabriquée dans la forge. Ce sont des aciers qu'on ne trouve plus maintenant, impossibles à meuler.

Dans la cave, ils y a des petits canaux au sol qui évacuent l'eau de la maison vers la roue en contrebas. Au fond de la cave, raccordée à la cuisine de la maison de maître, il y a une ancienne machine à froid,



probablement basée sur une réaction d'oxydo-réduction. Je pense qu'il y avait une histoire d'acide sulfurique car à côté se trouve un bac d'acide. Pour fonctionner, la machine à froid de la maison de maître était elle aussi raccordée à un arbre par des poulies. Pour huiler en continu les mécanismes, il y a des burettes d'huile, et pour arrêter la machine, un système de poulie folle, une deuxième poulie qui tourne à vide pour pouvoir débrayer la machine. J'ai enlevé l'arbre en bronze de la machine à froid parce que je suis en train de faire l'évacuation de la maison.

Les patrons ne regardaient pas à la dépense, ils cherchaient à faire rayonner une image prestigieuse. Les ouvriers étaient très nombreux et souvent ils alternaient entre différents postes : le jardin, la construction, l'ébénisterie... pour les patrons ça ne coûtait rien. Souvent, ils embauchaient les maris des ouvrières. La main d'œuvre était fournie par l'activité de la soie de l'usine. Sur les photos anciennes on peut voir le patron Dussuc poser entouré de ces ouvriers.

On ressort dans le jardin.

Derrière le mur d'enceinte, la grande maison aux volets bleus, c'est la maison Perrier. Depuis la rue Peyronnet, la façade ne paye pas de mine, mais en fait ils ont une immense propriété qui donne sur la rivière. Avec des verrières, de grands arbres...il paraît que dans la région, là où il y a des cèdres du Liban, il y a une propriété d'un grand patron. Avoir un jardin floral bien entretenu était signe de prestige. La famille Dussuc a fait construire le Parc à leur nom, qui est maintenant le parc de l'école.

Dans la cour de l'usine aussi il y avait tout un jardin. L'érable du Japon a été ramené d'un voyage par le patron Dussuc. Cet arbre est magnifique, en automne ses feuilles rouges sont visibles depuis l'EPHAD. Normalement, ces arbres ne sont pas endémiques de la région et ne sont pas censés avoir cette taille, mais les jardiniers devaient en prendre grand soin. Sur les photos d'archives, un pont raccordait la cour de l'usine au Parc Dussuc, de l'autre côté de la rivière.

Depuis 2 ans, on projette des illuminations sur la façade et on installe des sculptures lumineuses dans le jardin. Ce sont projets sans financements, réalisés de manière un peu artisanale. Par exemple, Amandine a eu l'idée des fleurs en poubelles découpées et moi de la vidéo. Je code tout en JavaScript, CSS. L'année dernière, pour le 8 décembre, on a projeté une cascade se déversant des fenêtres de la façade sud. Et cette année sur le chemin longeant la rivière, je projetais des lettres comme dans Matrix. Les lettres défilaient et il fallait trouver le mot « RÊVE ». L'année prochaine, j'aimerais faire la façade Nors, celle de l'entrée avec la vierge, il y a plus de personnes qui la verront parce qu'elle est visible de la route depuis le Faubourg et la rue Peyronnet.

On essaye de faire des événements fédérateurs qui s'inscrivent dans le paysage local. On est dans un village avec un gros vivier associatif, il y a beaucoup d'énergie. Amandine a organisé un troc de vêtements mais il n'y a eu personne. Il faut bien que la mayonnaise prenne.

En amont de l'usine, toute l'eau était guidée vers les roues. Il y a pleins de caniveaux maçonnés qui partent du bâtiment et traversent la cour. Le jardin est bourré de canalisations transverses. Chacune part indépendamment vers la rivière. Pour essayer de les cartographier, je verse de l'eau à leur entrée et je regarde à la sortie d'un des tunnels qui donnent sur la rivière si il y a du débit.

On marche vers le bâtiment de la cour. Sébastien ouvre une des portes sous la terrasse de béton.

Ce bâtiment, outre son toit-terrasse, n'a aucun intérêt. On va le détruire cette semaine pour agrandir le jardin. Pour l'activité événementielle il faut que le jardin reste esthétique avec une vue dégagée sur l'usine. On fera peut-être un préau pour pouvoir être abrité lors des réceptions dans le jardin. On sent les différentes époques, de ce que la propriétaire m'a dit ce bâtiment était un cabinet de moulinage. Pour le moulinage et la torsion des fils, il fallait déployer le fil, le grouper en écheveaux, le placer sur les dévidoirs, puis sur le moulin pour le tordre. Le bâtiment est récent. Après il y a une histoire marrante avec le mur du fond. Le mur de pierre qui était là avant le bâtiment, il soutenait la route qui menait à l'entrée sur le haut du terrain. Le mur original était en angle droit. Mais le haut du mur a été refait en arrondi... probablement pour une question de braquage, pour faciliter le passage des véhicules allant jusqu'à l'usine. Le terrassier pense qu'il y avait une machine qui occupait l'angle et empêchait de refaire l'arrondi jusqu'au sol. Donc ils ont construit sur une poutre en métal. Mais la poutre en métal s'est dégradée à cause de l'humidité, l'arrondi de béton va tomber un jour.

Accolé au mur d'enceinte, un second bâtiment continue perpendiculairement. Ses grandes portes coulissantes en bois flotté donnent un côté ranch à la façade. Il y a quelques années c'était un atelier de potière.

Ce bâtiment en pierres est plus vieux, je l'aime bien, j'aimerais le garder. Le bâtiment n'a pas du tout la même construction qu'avant. Sa façade en bois me déplaît beaucoup, elle fait ferme, ça ne colle pas avec l'image d'un ancien site industriel. Il faut qu'elle fasse beaucoup plus industrielle. On va remplacer les portes en bois par une porte coulissante en métal forgé. Le toit aussi on va le changer... j'aimerais faire une charpente en chien assis, avec des verrières comme celles de l'usine. C'est un bâtiment annexe, ces travaux sont plus pour le look du jardin. L'idée c'est de refaire la façade en pierres, fer et verre, pour lui donner un caractère plus brut et minéral. On a un gros tas de pierres qui proviennent de la démolition des bâtiments qui étaient au bout du terrain, le long du chemin communal.



C'est la mairie qui possède ce chemin. C'était la jungle avant qu'on arrive. Il y avait ces deux bâtiments à la place des barrières qui longent le terrain. Un bloc électrique très moche et une chaufferie, on peut les voir sur d'anciennes photos de l'usine. La chaufferie était positionnée derrière la verrière. La verrière servait de serre pour cultiver des fleurs exotiques. J'ai pu voir des images sur le site de l'Oreille est Hardie. On a démolit la chaufferie quand on est arrivés. Il y a eu débat entre les conseillers municipaux, beaucoup voulaient les garder, dont un des paysagistes de la commune. On lui a répondu que les gens qui se baladent viennent pour voir l'usine, c'est pas un truc en plus ou en moins qui changera le paysage. Et puis les bâtiments complexifiaient le tracé du chemin le long de la rivière. Et ce chemin rend visible l'usine. La façade de la chaufferie était jolie. C'est ce que je voudrais faire sur le bâtiment qui ressemble à un ranch : une verrière et un bâti en briques.

Plusieurs habitants ne me parlent plus que de ces deux bâtiments. Les gens voient toujours ce qui manque.

On longe le bâtiment de la potière vers la rivière. À son angle, un bâtiment octogonal au toit pagode.

La buanderie servait à laver les chiffons pleins de graisse, les gareurs en utilisaient beaucoup. Dans l'usine Perrier, il y a ce même espace buanderie. Quand on est arrivés, la porte était défoncée, il y avait des matelas et des tags, l'espace avait été squatté. Et comme on est en contrebas du terrain l'espace s'était rempli de terre. Ce bâtiment est le premier que j'ai rénové car le toit s'était effondré. J'ai repris tout le toit, et après je me suis dit que la façade en crépi était super moche, dessous c'était de la pierre. Donc on a remis les murs en pierres apparentes. Le toit pagode donne du caractère au bâtiment. Même pour une simple buanderie les patrons y mettaient du leur : ils ont pris la peine de faire un bâtiment arrondi, avec un toit avec des arêtières... Les patrons avaient les moyens de réaliser leurs idées, mêmes farfelues. Apparemment le fondateur Corrompt était un gars plein d'idées et de bon goût. Il a même été Maire. Il a aussi été l'un des premiers du village à faire de la photo. Ce monsieur Corrompt a fait construire son labo photo au-dessus de la rivière, il aimait les belles choses, je pense qu'il a beaucoup contribué à ce que tout soit fait avec attention.

Pour laver la graisse des chiffons, les ouvrières faisaient chauffer de l'eau dans ce baquet – une ancienne écuelle à cochons – placé au-dessus d'un foyer. La buanderie était remplie de vapeur d'eau. L'air était évacué par l'ouverture du toit pagode entre les deux étages. Été comme hiver, le bâtiment devait fumer au loin... D'où l'idée de transformer le local en four à pizza.

Au sol, on aperçoit du vide par ce trou, le bâtiment est suspendu. Au moment du coulage de la dalle de béton ils ont dû mettre une bouteille de verre pour garder le trou d'évacuation dans le sol. Viens on fait le tour, je te montre.

On escalade le muret qui longe la rivière. On arrive à l'arrière de la buanderie, sur une partie en friche du chemin, juste au-dessous d'une cascade.

La buanderie est en surélévation, on voit l'arrivée le tunnel provenant de la maison de maître et celui provenant de l'usine. Le trou dans la dalle du sol, servait à directement rejeter l'eau des lessives dans les canaux passant sous la buanderie.

Dans la nuit, je distingue l'arrivée du tunnel de la roue, ce dernier arrive au niveau d'un bassin de retenu juste au-dessus du cours initial de la rivière. Au bout, un embranchement entre les bras d'eau...

En contrebas, une partie de rivière forme le canal de Lyponne. Par un système de bief et d'écluses, les habitants pouvaient réguler le débit d'eau provenant de la montagne et modifier le chemin du cours d'eau. La Mairie souhaite faire rouvrir les canaux et les biefs sur la rivière. Historiquement c'est très important : le canal de l'Ipone recevait une partie des eaux des usines, puis traversait les champs et alimentait en eau une partie de la production agricole des fermes alentours. La gestion du canal influençait le paysage hydraulique de la vallée. La Mairie voudrait rouvrir une petite section pour garder une trace historique, mais à cause de la police de l'eau le projet est compliqué, tu n'as pas le droit de modifier le ruisseau, donc la Mairie cherche un moyen pour prélever et rejeter au même endroit. Une seconde vanne permettait au trop plein d'eau retenu dans le bassin de revenir à la rivière. Sur les berges de la rivière se trouvent des pierres à laver, il devait y avoir un lavoir autrefois.

Au-dessous, le canal continue jusqu'au Moulin du Mas.

Le moulin du Mas appartenait aussi à la famille Dussuc.

L'eau de la rivière actionnait la roue du Moulin du Mas et faisait tourner les meules et le mécanisme du moulin à farine.

On remonte le chemin de la rivière jusqu'à la façade Est de l'usine. Caché par la rotonde, un hangar. On le contourne pour s'approcher du caniveau longeant l'usine.

L'invention de la machine à vapeur a modifié le système de production d'énergie. Comme la machine à vapeur n'était pas là à l'origine du bâtiment, ils ont dû composer après en ajoutant ce hangar à côté de l'usine. Les architectes de l'époque et la main-d'œuvre n'ont pas collé les deux bâtiments car deux caniveaux collectent l'eau de pluie des gouttières et filent sous le bâtiment jusqu'à la roue. Devant l'usine aussi il y a un canal qui récupérait l'eau du toit par temps de pluie et l'emmenait jusqu'à la roue. Toutes les



gouttières du toit se jettent dedans.

On entre dans le hangar.

La centrale vapeur était positionnée contre le mur central à l'intérieur du hangar. La centrale vapeur était raccordée à la cheminée de l'usine. La cheminée se situe entre la rotonde et les plateaux, elle est déportée par rapport à ce hangar. Donc pour avoir plus de tirage et réussir à chauffer toute l'usine, un réseau de galeries prenait l'air au niveau du ruisseau en contrebas et la cheminée faisait un appel d'air. L'air tirait les fumées dans le reste du bâtiment et les étages. Le sol est en béton et le toit en tuile. La charpente est incroyable, elle est toute en acier, suspendue par des tirants - des câbles en métal. Et avec une superbe verrière. Ce n'est pas courant. La production de chaleur se faisait ici mais thermiquement c'est une horreur. Les murs ont été placés en fonction de l'encombrement des machines. On retrouve le souci du détail avec les deux portails en fer forgé. Sur les deux portails au fond du hangar ce sont les mêmes arrondis que ceux qui décorent l'ancienne porte d'entrée de l'usine, dans la rotonde.

On voit vraiment la différence entre ce qui est d'origine et ce qui a été ajouté. Par exemple, le toit est super mais cette porte latérale a été remplacée par les anciens locataires, c'est du travail dégueu qui dénote complètement avec le reste du hangar. À la place de cette porte blanche en taule ondulée, on veut refaire la même chose qu'avant. Pareil sur le bâtiment dans la cour. J'essaie de faire des raccords stylistiques entre les bâtiments. C'est très intéressant d'essayer de reproduire l'ancien. Comme les carreaux des fenêtres, à l'époque le verre était irrégulier car les carreaux étaient soufflés. Maintenant le verre est coulé par plaque, donc sa surface est toute lisse. Après c'est déjà mieux d'avoir un carreau lisse qu'un trou.

On sort dans la cour devant le hangar. Les vides sanitaires se raccordent au canal longeant le flan de l'usine.

Après la fermeture de l'usine, en 1969, de tout ce qui a été construit, il n'y a rien qui me sert ! Les locataires s'en foutaient de voir le bâtiment s'obstruer. Dans le canal, ils stockaient des vieux bambous devant. Ça défigurait la façade. Alors que moi, voir les canaux bouchés par les ronces ça me pose un problème. Les travaux de rénovation prennent beaucoup de temps et beaucoup n'étaient pas prévus. Pour moi, il y a deux aspects dans la rénovation: le côté affectif en essayant de conserver le bâti comme il était historiquement. Et puis le côté assainissement, veiller à avoir de bonnes circulations de l'eau et de l'air pour que le bâtiment tiennent dans le temps.

Camille Benecchi, la restauratrice, avant de s'installer, elle a découvert Saint-Julien par l'Usine Sainte-Marie. En tapant le nom du village sur internet, le premier lien qu'on trouve c'est notre page Facebook. À ce moment là, on avait lancé un appel à bénévole pour venir nous aider à faire un peu de chantier. Du coup, elle nous a demandé si elle pouvait venir nous aider à refaire le toit. Quand il fera beau, on recommencera les chantiers participatifs. Normalement, on va accueillir un chantier jeune cet été.

On retourne à l'usine. On monte au premier étage sur le plateau de tissage. Par les fenêtres, on aperçoit l'usine Perrier et le reste de la propriété.

Je pense qu'il y avait environs mille ouvriers et ouvrières employés par la famille Dussuc. Donc sur le site et aux alentours il y avait beaucoup de passage. Il y avait ce bâtiment mais aussi le moulinage qui a brûlé. Le bâtiment avec les dortoirs Bobichon, dessous, c'était une ferme. Au final, il y avait pleins d'activités annexes à l'usine : la buanderie, le jardinier, le fermier... C'était comme un château-fort. Les bâtiments au-dessus de la maison de maître étaient destinés aux domestiques, aux cuisiniers. Dans le bâtiment à l'entrée du chemin - celui qui est devenu la fabrique de bonbons et que l'ancienne potière rachète - il y avaient les dortoirs des ouvriers saisonniers.

Les maisons des contremaitres étaient situées à côté des usines. Pour pouvoir vérifier que les roues ne s'arrêtent jamais. Car si les roues s'arrêtaient, c'était une journée remettre toutes les machines en route.

On traverse un couloir pour se retrouver au carrefour entre le plateau du rez-de-chaussée, la rotonde, les casiers des ouvriers et ouvrières, et l'escalier. On monte au 3ème étage.

Ici c'est une rehausse, cet étage est plus récent. Et au-dessus, il n'y a que le grenier sous le toit. On va re-cloisonner cet étage pour faire 4 logements. Pour que tout soit aux normes, il faut construire de nouveaux escaliers pour accéder aux futurs logements, les escaliers en bois c'est impossible à garder. Il faut aussi un ascenseur, on le positionnera à la place du bureau du contremaître. Certaines fenêtres du RDC deviendront des issues de secours. Dans les étages, on doit faire des sas d'attente sécurisée, en cas d'incendie.

Par l'escalier en colimaçon, on monte sous les toits, dans le grenier. De vieux objets sont stockés sur des étagères.

Il y a pleins de vieux cadres de métiers à tisser. Ils ont tous des étiquettes. On ne sait pas quoi en faire. On les utilisera peut-être pour faire une installation dans le jardin lors d'un événement. On a aussi ces sacs en paille tressée un peu partout. Et une machine à tresses, mais on ne sait pas s'en servir.

On redescend jusqu'au premier étage pour retourner sur le chemin de la rivière par la passerelle des ouvriers.



Bon, je crois qu'on a fait le tour !

Hésite pas à me redemander ce que j'oublie, je t'enverrai un diapo de présentation du projet. Et si tu veux venir faire des travaux quand tu es dans le coin tu es la bienvenue, même pour boire un café.

Il est 20h. Les lampadaires du villages sont allumés et il fait nuit noire. Le froid hivernal a chassé toute âme qui vive des rues. Autour de la grande place de la Mairie, les devantures de la boulangerie et du Casino sont éteintes, les cheminées fument.

